LITTERATURE ET MULTICULTURALITE: UNE APPROCHE COMPARATIVE DE L'ŒUVRE DE PANAIT ISTRATI (ROUMANIE – FRANCE) ET DE SAIT FAIK (TURQUIE)

Xavier LUFFIN
Université Libre de Bruxelles
xavier.luffin@ulb.ac.be

Abstract: Panait Istrati (1884-1935), a Romanian francophone author established in France, and Sait Faik Abasıyanık (1906-1954), a Turkish writer less known to the francophone public although he is one of the great figures of contemporary literature in his country, have many things in common.

Key words:
Istrati, Abasiyanik, alterity, friendship, relationship with religion.

Résumé :
Panait Istrati (1884-1935), auteur roumain francophone installé en France, et Sait Faik Abasıyanık (1906-1954), écrivain turc moins connu du grand public francophone bien qu'il constitue l'une des grandes figures de la littérature contemporaine de son pays, présentent de nombreux points communs.

Mots-clés :
Istrati, Abasıyanık, l'altérité, l'amitié, la religion.

Introduction

Panait Istrati, né à Braïla, est le fils d'une paysanne roumaine et d'un contrebandier grec qu'il connaitra à peine. Il quitte la maison à l'âge de douze ans pour découvrir le monde, au désespoir de sa mère. Pendant vingt ans, il exerce toute une série de petits métiers : pâtissier, serrurier, chaudronnier, serveur, domestique etc. Il visite le monde arabe – la Syrie, le Liban, l'Egypte –, la Grèce, l'Italie. Il lit les grands écrivains russes et

BDD-A28086 © 2018 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:00:11 UTC)

occidentaux. En 1921, alors qu'il est au bord du suicide, Romain Rolland, à qui il vouait une grande admiration, le convainc d'écrire, en français. Il publiera dans les années suivantes une série de romans inspirés de l'univers de son enfance, se déroulant essentiellement à Braila et dans la campagne environnante : *Kyra Kyralina* et *Oncle Anghel* (1924), *Présentation des Haïdoucs* (1925), *Domnitza de Snagov* (1926), etc.

Sait Faik (1906- 1954) quant à lui est né à Adapazarı, dans le nord-ouest de la Turquie. Il appartient à une famille de notables, ce qui le différencie de Panait Istrati, et il a eu la chance d'étudier à Istanbul, puis à Grenoble. Il parle donc le français, mais il est aussi familier de la langue grecque. Il a lu les grands écrivains russes et occidentaux, surtout français, et il commence à écrire en 1925 – de la poésie d'abord, mais surtout des nouvelles, une dizaine de recueils en tout. Son sujet de prédilection est le cosmopolitisme d'Istanbul et surtout des *îles des princes – Adalar* comme on les appelle simplement en turc, « les îles » – en particulier celle de Burgaz.

La mise en parallèle de la biographie des deux écrivains fait d'emblée ressortir quelques points communs : une carrière littéraire initiée dans les années 1920, les voyages, l'amour des langues, la lecture formatrice des grands auteurs russes et français.

L'altérité

Mais c'est surtout dans leur écriture même qu'il faut chercher les points communs. Le premier est certainement leur recherche de l'altérité, quitte d'ailleurs à parfois l'idéaliser. En effet, tous deux entretiennent une certaine nostalgie de la multiculturalité, celle qui caractérisait la Turquie ottomane jusqu'à la Première mondiale dans un cas, et dans l'autre celle de la Roumanie de l'enfance d'Istrati. Dans les romans et les nouvelles des deux auteurs, les personnages appartiennent en effet presque systématiquement à des communautés ethniques, religieuses et linguistiques différentes – Turcs, Grecs, Arméniens, Roumains, Juifs, Tziganes – sans que l'une ou l'autre communauté ne soit stéréotypée de

BDD-A28086 © 2018 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:00:11 UTC)

manière négative, au contraire. A propos d'Istrati, ce passage de *Codine* l'illustre bien :

«Ainsi, j'ai connu les quartiers, les « oulitza », les plus caractéristiques de notre ville : le russe, le juif, le grec et le tzigane. Et partout j'ai fait la connaissance avec des moeurs et des habitudes nouvelles. »[1]

On pourrait le mettre en parallèle avec cette phrase tirée d'une nouvelle de Faik :

« J'ai rencontré sur ce bateau des Juifs généreux, des Arméniens amis, des Anglais familiers, des Français sérieux. »[2]

Dans les deux cas, les auteurs énumèrent avec bienveillance l'un la multiculturalité de sa ville natale, l'autre celle du microcosme représenté par le bateau sur lequel il embarque. Mais très souvent, l'altérité se retrouve sous les traits d'un personnage en particulier, comme l'illustre cette description de Kir Nicolas dans un autre court extrait de *Codine* :

« Pour les banlieusards de la rue Grivitza, Kir Nicolas était tantôt, turc, tantôt grec, ou bien albanais, vu qu'on l'avait entendu parler dans ces langues et qu'il était en relation d'amitié avec des gens appartenant à ces trois races. »[3]

Encore une fois, le parallèle avec la description de certains personnages de Sait Faik est saisissant. Ainsi, l'auteur a écrit deux variantes de la même nouvelle mettant en scène un pêcheur à la fois taciturne et plein de sagesse. Dans la première version, le pêcheur est Arménien :

« – Chaque fois que je pars pêcher, elle repère aussitôt ma barque et me suit. En plus, c'est un vrai porte-bonheur, cet oiseau.

– Pourquoi tu l'appelles l'éclopée, Varbet ?

– Parce qu'elle l'est, pardi !

– Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

[1] P. Istrati, 1926, *Codine*, Paris, p. 21.
[2] S. Faik, 2011, *Un bateau* (1936), in *Le samovar*, Paris, p. 161.
[3] P. Istrati, *Codine*, Paris, 1926, p. 87.

BDD-A28086 © 2018 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:00:11 UTC)

– Il n'a pas répondu. »[4]

Mais quatre ans plus tard, Varbet prend les traits d'une autre altérité, en l'occurrence celle d'un pêcheur grec :

« – Barba Phosphore, tu vas au poisson?

– Oui, et alors ?

– Tu m'emmènes ?

Il n'a pas répondu. Il ne m'a pas regardé (…).

– Hé, béni sois-tu, *pédimou*, mon petit ! Voilà comme on pense à terre. En mer aussi il faut penser comme ça. »[5]

La mise en évidence de l'altérité passe aussi très souvent par la langue. Ainsi, les romans de Panait Istrati, rédigés en français, sont-ils truffés de mots roumains, mais aussi de mots empruntés au grec et au turc :

« Nous étions tous deux endimanchés : lui, bottes vernies, chemises de *borangic*, *cojoc* fleuri et *caciula tzourcana.* »[6]

«Cori-mou, coritzaki mou! Ne me fais pas l'injure de me croire vulgaire! Ma folie n'est pas dangereuse et mon péché n'est que dans la parole»[7]

« Le grand vizir donna à mon père un firman le déclarant le *handgi* de la Sublime Porte, avec le droit de saisir et de vendre au *mezat* le *calabalâc* de tout *moucheteri* insolvable. »[8]

Sait Faik utilise très souvent le même procédé, en se concentrant toutefois sur une langue, le grec :

« – Barba Phosphore, tu vas au poisson?

– Oui, et alors ?

– Tu m'emmènes ?

[4] S. Faik, 2013, *Le pêcheur arménien et la mouette éclopée* (1950), in *Le café du coin* (trad. R. Pinhas-Delpuech), Paris, p. 155.
[5] S. Faik, *Une histoire pour deux* (1954), in *Un serpent à Alemdağ* (trad. R. Pinhas-Delpuech), Paris, 2007, p. 65.
[6] P. Istrati, 1925, *Présentation des haïdoucs*, Paris, p. 34.
[7] *Ibidem* , p. 44.
[8] *Ibidem*, p. 71.

BDD-A28086 © 2018 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:00:11 UTC)

Il n'a pas répondu. Il ne m'a pas regardé (…).

– Hé, béni sois-tu, *pédimou*, mon petit ! Voilà comme on pense à terre. En mer aussi il faut penser comme ça. »[9]

Toutefois, les deux auteurs se rendent compte que leur goût de l'altérité n'est pas partagé par tous dans la société, ce qui renforce encore leur désir de la mettre en évidence. Ainsi, le sort d'une nouvelle de Sait Faik à propos de la communauté grecque de Burgaz illustre le chauvinisme à l'œuvre en Turquie dans les années 1930, comme l'explique l'auteur dans un courrier adressé à un autre écrivain :

« Je vous envoie une nouvelle avec cette lettre. Elle a connu une étrange aventure. Un dénommé Ihsan Aygün Bey m'avait demandé une nouvelle avec empressement. Je lui en avais alors donné une, « Le Stelyanos Hrisopoulos », qui devait être publiée dans la revue Yücel. Or il m'apprend que les propriétaires de la revue trouvent mon texte cosmopolite (…). Vous conviendrez qu'il n'est pas convenable d'opérer une distinction entre Grecs et Turcs parmi les habitants d'une île pour traiter comme des sous-hommes ceux qui s'appellent Hrisopoulos. »[10]

Quant à Panait Istrati, il répond à l'antisémitisme et au racisme à travers la voix de l'un de ses personnages, en remettant en question la prétendue pureté raciale de l'un de ses adversaires, montrant que cette notion est purement chimérique :

« – Diable ! C'est le 10 mai, il faut montrer « son cœur de Roumain!»

– Et tu montres le tien en criant : à bas les juifs ?

– Bien sûr… ainsi font tous les bons patriotes !

– Alors je ne veux pas être « bon patriote », conclut Adrien.

L'étudiant s'éloigna en ripostant : « à la porte les Phanariotes ! »

[9] S. Faik, *Une histoire pour deux* (1954), in *Un serpent à Alemdağ* (trad. R. Pinhas-Delpuech), Paris, 2007, p. 65.

[10] S. Faik, *Lettre à Yaşar Nabi,* 1935. Voir la biographie établie par Elif Deniz et Pierre Vincent dans *Le café du coin* (trad. R. Pinhas-Delpuech), Paris, Paris, 2013, p. 177, n. 26.

BDD-A28086 © 2018 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:00:11 UTC)

C'est Adrien qui était le soi-disant Phanariote, parce que de père grec. Il sourit, en pensant que l'autre était de mère bulgare, pauvre et brave Bulgare, que son mari, poivrot « pur roumain », battait tous les jours. »[11]

L'intérêt pour les « petites gens »

Les deux auteurs partagent aussi le même souci de s'intéresser aux petites gens. Chez Istrati, cela prend la forme d'une lutte sociale, que l'on retrouve par exemple dans la *Présentation des haïdoucs*, où un groupe de brigands s'en prend aux nantis dans l'espoir de rétablir une certaine justice sociale. Voici d'ailleurs la définition, certes romantique, de ces bandits que donne Istrati dans son roman :

« – Qu'est-ce que ça veut dire haïdouc ?

– Tu ne sais pas ? Eh bien, c'est l'homme qui ne supporte ni l'oppression, ni les domestiques, vit dans la forêt, tue les gospodars cruels et protège le pauvre. »[12]

Chez Sait Faik, ce n'est pas tant l'opposition de deux classes sociales qui est mise en avant qu'une focalisation sur la classe laborieuse et les gens les plus modestes, sans jamais tomber dans le misérabilisme. Cela apparait notamment dans une nouvelle intitulée *Troisième classe*, dans laquelle l'auteur décrit quelques échanges entre des voyageurs se rendant en Anatolie en train, dans un compartiment de troisième classe[13].

L'amitié

Mais il existe encore d'autres points communs entre les œuvres des deux auteurs, sur le plan thématique notamment : l'exaltation de l'amitié, plus importante que le couple. En effet, les deux hommes ne se sont jamais mariés, et s'ils mettent tous deux en scène de nombreux personnages féminins – pensons à l'héroïne de la *Présentation des haïdoucs* ou à *Kyra Kyralina* dans le cas de Panait Istrati – l'amitié virile semble tout de même

[11] P. Istrati, 1927, *Mikhail*, Paris, p. 136.
[12] P. Istrati, *Présentation des haïdoucs*, Paris, p. 21.
[13] S. Faik, *Troisième classe*, dans *Le Samovar* (trad. A. Mascarou), Paris, 2011, p. 91.

BDD-A28086 © 2018 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:00:11 UTC)

surpasser la recherche d'un amour classique. Dans ce premier extrait, le personnage de Panait Istrati montre toute l'importance qu'il accorde à l'amitié, en montrant comment il fait fi de l'avis de sa mère, qui désapprouve son amitié avec Mikhaïl :

« Nom d'un tonnerre ! C'est une injustice révoltante pour le pauvre Mikhaïl. Moi j'aime cet homme, parce qu'il est plus intelligent que moi, plus instruit, et parce qu'il souffre la misère sans se plaindre (…) Il n'est plus qu'un *vaurien* ? Eh bien ! Oui, je veux, moi, être l'ami de ce *vaurien*![14]

Dans la nouvelle suivante, Sait Faik décrit en des mots simples, peut-être ambigus aussi, les liens unissent le narrateur à un homme trente ans plus jeunes que lui, un Grec encore une fois, qu'il considère comme son « seul ami » :

« Quand j'ai rencontré maître Yannis, il avait quinze ans, et il n'était pas encore maître Yannis. Yeux noirs, jambes noires, cheveux noirs, c'était un noiraud.

Moi ? J'étais un homme d'un certain âge. Pourquoi mentir, je n'avais pas d'occupation. Je n'avais personne au monde, j'avais ma mère, c'est tout. Maître Yannis a aujourd'hui vingt ans, moi, j'approche la cinquantaine. Maître Yannis est mon seul ami. »[15]

Le rapport à la religion

On trouve aussi chez Panait Istrati de nombreuses allusions au poids de la religion sur la société, comme dans cet extrait de *Codine* :

« Ma mère me disait : les nations prient Dieu de bien des façons, mais elles le bafouent toutes de la même manière. »[16]

Il décrit aussi avec humour comment le père d'Elie le Sage, l'un des personnages de la *Présentation des haïdoucs*, préfère honorer tous les dieux que d'en vexer un seul :

[14] P. Istrati, 1923, *Kyra Kyralina*, Paris, p. 16.
[15] S. Faik, *Maître Yannis* (1954), in *Un serpent à Alemdağ* (trad. R. Pinhas-Delpuech), Paris, 2007, p. 59.
[16] P. Istrati, 1926, *Codine*, Paris, p. 21.

BDD-A28086 © 2018 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:00:11 UTC)

« Il croyait pieusement en Dieu, en tous les dieux, et il les craignait tous. Pour se rendre agréable à tous, il prit dans son harem de belles femmes représentant les trois grandes religions (…), oubliant que le meilleur de tous les cultes, celui de n'en avoir aucun, n'y était pas représenté. »[17]

Si la religion est en apparence peu présente chez Sait Faik, elle apparait dans *Le samovar*, lorsqu'un petit garçon s'interroge sur les tabous de la religion à laquelle son innocence vient de se confronter :

« Sa mère faisait sa prière du soir. Comme toujours il s'agenouilla devant sa petite mère, fit des galipettes sur le tapis de prière et lui tira la langue. Elle se prosternait pour la dernière fois, quand enfin il réussit à faire rire la pauvre femme. Sa mère :

« – Mais, Ali, c'est un péché mon enfant, c'est un péché, ne fais pas ça mon petit !

Ali : Dieu pardonne, maman.

Puis, candide et innocent, il demanda :

– Dieu ne rit jamais ? »[18]

La mer, invitation au voyage

Les deux auteurs ayant vécu l'un dans une importante ville portuaire, l'autre sur une île, la mer est omniprésente dans leur œuvre, comme élément du paysage bien sûr, mais surtout comme une invitation au voyage. Ainsi, les rêveries d'Adrien traduisent certainement celles de Panait Istrati enfant :

« Adrien s'engagea sur la grande promenade qui longe le bord du plateau et domine le port et le Danube. Il s'arrêta pour contempler les milliers de lampes électriques qui brillaient sur les bateaux ancrés dans le port, et sa poitrine se souleva dans un irrésistible désir de voyage :

[17] P. Istrati, 1925, *Présentation des haïdoucs*, Paris, p. 70.
[18] S. Faik, *Le samovar* (1936), dans *Le Samovar* (trad. A. Mascarou), Paris, 2011, p. 13.

BDD-A28086 © 2018 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:00:11 UTC)

« Seigneur ! Que ça doit être bon de se trouver sur un de ces paquebots qui glissent sur les mers découvrent d'autres rivages, d'autres mondes ! »[19]

Tandis que dans la nouvelle précisément intitulée *Bateau,* Sait Faik fait d'un navire un personnage à part entière, anthropomorphisé, une créature prête à l'emmener faire le tour du monde :

« Je l'ai rencontré hier, sur le quai de Galata.

Avec son corps de fer et d'acier, il ressemblait à un sportif accompli. Il était tout près d'un petit va-nu-pieds. J'ai posé un pied sur une bitte d'amarrage et, le menton dans la main, je l'ai observé. Comme j'ai aimé cette créature qui m'emmenait et me ramenait ! Ce bateau, le Tadla, ou le T, est un des nouveaux bateaux turcs (…) qui nous a montré le sommet du Mont Parnasse, les villages blancs au pied du Stromboli (…)»[20]

Conclusion

Sait Faik et Panait Istrati partagent de nombreux points communs, dont le plus saillant est sans nul doute la mise en avant de l'altérité, dans une société qui n'est pas toujours prête à l'accepter. Cette ouverture vers l'Autre se traduit par le foisonnement de personnages aux origines diverses, mais aussi par l'intégration dans le texte de nombreux emprunts à d'autres langues. Les deux hommes partageaient aussi la même passion pour le voyage, qu'ils ont tous deux expérimenté et ensuite transformé en nouvelle source d'inspiration.

Néanmoins, ils ont chacun leur originalité. Ainsi, ils ont excellé chacun dans un genre différent – la nouvelle pour le premier, le roman, fortement inspiré par la tradition orale roumaine, pour le second. Ils ont aussi approché l'altérité en suivant des routes différentes – un foisonnement de personnages aux origines diverses chez Istrati, une focalisation sur une seule image de l'altérité chez Faik, même si cette

[19] P. Istrati, 1923, *Kyra Kyralina*, p. 17.
[20] S. Faik, *Un bateau* (1936), in *Le samovar* (trad. A. Mascarou), 2011, 1936.

BDD-A28086 © 2018 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:00:11 UTC)

altérité peut prendre plusieurs visages d'une nouvelle à l'autre : le Grec, l'Arménien, etc. De la même manière, si les deux hommes ont manifesté un intérêt particulier pour les petites gens, ils ont ici aussi emprunté des voies différentes aborder ce sujet : une revendication sociale claire chez l'un, opposant démunis et nantis, une simple évocation de la vie des plus modestes chez l'autre.

BDD-A28086 © 2018 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:00:11 UTC)